
ALLOCUTION POUR LE DÉPART À LA RETRAITE DE FRÉDÉRIC BARBIER

Cher Frédéric, chers amis

Je suis probablement ici, les ans en sont la cause, comme disait La Fontaine, celui qui te connaît depuis le plus longtemps, je me souviens encore de ta prestation au séminaire d'Henri-Jean Martin à l'EPHE sur la librairie Berger-Levrault sur laquelle tu travaillais pour ta thèse de 3^e cycle en 1979-80. Nous aurions pu même nous rencontrer dès le début des années 1970, puisque nous étions probablement en classes préparatoires à la même époque au lycée Henri IV. Nous étions parqués dans la même cour, mais pas dans le même bâtiment, toi en préparation Chartes, moi en khâgne de l'autre côté. Tu es entré sans coup férir dans cette vénérable école et au premier rang, mais sans t'endormir sur tes lauriers tu as fréquenté la Sorbonne voisine à Paris IV où tu as soutenu sous la direction de Pierre Léon une maîtrise en 1974 sur *les imprimeurs strasbourgeois*. Cette vocation pour l'histoire du livre mais une histoire revisitée par l'histoire économique, l'histoire des techniques, l'histoire culturelle et intellectuelle s'est confirmée avec ta thèse de l'École des Chartes, *Nouvelles recherches sur l'imprimerie strasbourgeoise* dirigée par Henri-Jean Martin, professeur à cette école.

L'État en sa grande sagesse ayant toujours l'art de nommer ses fonctionnaires là où les appellent leurs origines et leurs goûts t'a donc nommé non à Versailles où tu avais des attaches, ni à Strasbourg sur laquelle tu avais travaillé mais à Valenciennes comme conservateur de bibliothèque où tu as redynamisé l'endroit en organisant moult expositions et confectionné bien des catalogues. Tu aurais pu alors comme tes anciens camarades benoîtement monter les échelons et tu aurais sans doute terminé au sommet du corps des bibliothécaires à la direction d'une grande bibliothèque parisienne ou à la BNF. Pourtant ta vocation à la recherche, confirmée par ta thèse de 3^e cycle dirigée par Daniel Roche en 1980 sur *Le monde du livre à Strasbourg*, t'a orienté vers le CNRS où tu as été élu en 1982 pour rejoindre l'IHMC. Le contrat à l'époque était encore un passage de quelques années pour terminer ce qui était alors le graal pour l'accès au rang de professeur, la thèse d'État. Lassé sans doute de l'Alsace mais soucieux d'élargir l'histoire du livre à l'histoire économique et sociale et à la comparaison entre les deux espaces français et allemand, tu avais inscrit une thèse sous la direction de François Caron intitulée : *Livres économie et société industrielle en Allemagne et en France* soutenue à Paris IV en 1987 dont la partie germano-centrée fut publiée en 1995 sous le titre *L'empire du livre* qui demeure un livre de référence d'ailleurs traduit en allemand. Tu étais donc un pionnier à l'époque où l'on ne parlait pas encore d'histoire transnationale, ni d'histoire globale, ni à peine de transferts culturels. Tout était déjà dans ce projet que tu as mené à bien en un temps record profitant de nombreuses missions dans les deux pays et animé par cet enthousiasme pour l'exploitation des archives et des sources les plus ingrates (comme les catalogues) que tu traitais avec des méthodes quantitatives et que tu



apprivoisais avec les premiers logiciels (encore alors assez primitifs) qu'on utilisait en sciences humaines sur de gros systèmes encore assez pesants tapis dans des sous-sols assez sinistres. Mais tu fus aussi le premier à t'emparer des premiers micro-ordinateurs dont le nom paraît aujourd'hui relever des peuplades préhistoriques : Apple II, Macintosh, dans lesquels on insérait des disquettes poussives, très vite saturées et à la durée de vie incertaine.

Après la thèse d'État, le chercheur CNRS avait alors deux options : postuler à l'université ou dans un grand établissement ou bien rester chercheur puisque grâce à la réforme Chevènement qui fonctionnarisait le CNRS la coutume des courts séjours de 4 ans s'était transformée en une possibilité de couler des jours heureux jusqu'à la retraite en lançant de nouveaux projets. Tu fus tenté un moment par l'enseignement à l'École des Chartes mais finalement les aléas des élections firent de toi à la fois un chercheur de longue durée, puisque tu es resté à l'IHMC, mais aussi un enseignant de grand établissement comme cumulant à l'EPHE où tu as succédé à ton maître Henri-Jean Martin en 1993. Tu n'as pas abusé de cette double position confortable où certains finalement ne produisent qu'à peine autant que les malheureux enseignants-chercheurs des universités qui doivent gérer un temps de recherche contraint par les cours obligatoires, les corvées administratives et les examens et corrections. Tu as pleinement rempli ton double contrat : tu as dirigé plusieurs enquêtes collectives importantes (prosopographie des hommes du livre notamment), noué des contacts internationaux productifs avec l'Allemagne, l'Europe centrale, le Brésil, l'Amérique latine (en somme l'ancien empire de Charles Quint élargi à l'empire portugais), formé à la recherche de nombreux doctorants et enseigné à la fois à l'EPHE, à l'ENSSIB et dans de nombreux pays sous forme de conférences et colloques ou par la traduction de tes livres dans de multiples langues.

Ton appétit de travail insatiable t'a aussi amené à relancer la revue d'histoire du livre que tu diriges depuis 2005, à multiplier les ouvrages collectifs, à mettre au point des expositions mémorables comme *Paris capitale des livres* en 2007 à la bibliothèque historique de la ville de Paris accompagnée d'une série de conférences très suivies dans la salle de lecture de la rue Pavée.

J'en arrive au point toujours délicat de l'éloge d'un collègue et ami, le passage en revue de sa bibliographie. Pour certains cela va assez vite, après la thèse et l'œuvre majeure dont tout le monde se souvient on passe à autre chose par discrétion si jamais le collègue a ronronné. Pour toi c'est l'inverse, on est un peu débordé par la quantité, la diversité, la multiplicité de tes productions imprimées de tout type : livres, articles, comptes rendus, blog, conférences, préfaces, dictionnaire, colloques, catalogues, vidéoconférences, rien ne manque à part le cinéma, le théâtre et la danse ; tu vas de la haute érudition des hautes époques à la large synthèse pour les étudiants traduite et rééditée à maintes reprises (*Histoire des média*, *Histoire des bibliothèques*), de la synthèse élégante sur un thème classique mais renouvelé (*L'Europe de Gutenberg*) à la monographie originale (*Finance et politique, la dynastie des Fould XVIII^e-XX^e siècles*) et à la biographie voyageuse et orientalisante (*Le rêve grec de Monsieur de Choiseul, les voyages d'un européen des Lumières*, Armand Colin, 2010) . Cela peut paraître normal pour

quelqu'un payé pour lire et écrire (parfois compter, quand il faut gérer un projet) ; mais j'ai assez lu de CV de candidats ou de RIBAC CNRS pour le dire, c'est très rare surtout pour un chartiste, un directeur d'études de l'EPHE et un chercheur au CNRS, catégories qui optent en général pour des productions plus ciblées et confidentielles.

Comme il est tard, que tout le monde a faim et soif, je ne vais pas dérouler la litanie des titres (il suffit de consulter les sites internet ou ton blog) ni me livrer au vain exercice de répéter la bibliométrie déjà fournie dans la collection des dix rapports quadriennaux ou quinquennaux de l'IHMC. Je terminerai en insistant sur ce qui a fait de toi l'incarnation exemplaire du chercheur IHMC canal historique : l'enthousiasme pour le travail, l'animation joyeuse d'équipe avec Sabine Juratic, l'exploration de nouveaux terrains de plus en plus lointains, assortie du sens de la distance au rôle et de l'humour. L'un ne va pas sans l'autre : la recherche solitaire ou collective peut rendre fou quand elle devient obsédante et, sans la décompression de l'auto-ironie, on devient un érudit sinistre et un collègue pénible en proie au doute ou à la mégalomanie. Je ne donnerai qu'un échantillon de ton style en ces matières à travers un extrait de ton blog daté du 22 décembre 2011 :

« Car beaucoup d'entre nous se livrent déjà, et avec le plaisir que l'on devine, à la bibliométrie, qui remplissent périodiquement des formulaires leur demandant tous les six mois de préciser combien ils ont écrit de livres depuis trente ou quarante ans, publié d'articles, dans quelle langue, dans des revues de quel type (on classe aussi les revues, bien sûr), etc., sans oublier d'indiquer combien de fois ils sont cités par tel ou tel moteur de recherches dont les procédures sont aussi lumineuses que les résultats. La logique est celle du théorème de Mathieu: on ne prête qu'aux riches, si un livre est un *best-seller*, c'est qu'il est meilleur que les autres (chacun le sait), ou, sur Internet, si un site est plus fréquenté, c'est qu'il est plus intéressant (admettons), et surtout plus riche et plus fiable.

On le devine, il s'agit de fonder les jugements sur des données objectives et prétendument significatives: à quoi reconnaît-on un bon chercheur, ou un bon enseignant du supérieur dans le domaine des sciences humaines? Certes pas à l'objet de sa recherche, ni au contenu de ce qu'il écrit, ni même à son retentissement, mais à des indicateurs extérieurs créés à cet effet: une comptabilité médiocre, et dont les fondements mêmes ne sont rien moins que « scientifiques ». Accessoirement (mais est-ce si accessoire?), la bibliométrie permet de trier sans connaître; et sans lire. »

Billet du jeudi 22 décembre 2011 sur le blog

Connaître et lire pour trier et comprendre pourrait être au contraire ta devise et celle des historiens

Christophe Charle
12 juin 2018